

Nietzsche entre Gide et Valéry

Cette intervention a pour objet la réception et l'interprétation de Nietzsche chez deux auteurs qui dominaient la scène littéraire française dans la première moitié du XXe siècle: André Gide (1869-1951) et Paul Valéry (1871-1945). Ces deux écrivains exceptionnels – l'un, futur Prix Nobel, l'autre nommé pas moins de douze fois pour le même Prix et élu membre de l'Académie française – étaient au tournant du XXe siècle déjà des porte-étendards de l'avant-garde littéraire en France grâce à leurs premières publications et à leurs activités sur la scène littéraire. Leurs goûts littéraires et leurs préférences culturelles avaient donc inévitablement une portée significative: les deux sont largement reconnus parmi les plus importants représentants de la réception de la Nietzsche, et l'abondance de la critique sur ce sujet reflète ce phénomène. La ressource bibliographique la plus compréhensive, la Weimarer Nietzsche-Bibliographie en ligne, n'énumère pas moins de 32 monographies et articles concernant Gide et Nietzsche, et 19 pour Valéry et Nietzsche (et ce décompte n'est pas exhaustif).¹ Quel est donc le bilan critique en ce qui concerne d'abord Gide et Nietzsche?

André Gide

“L'admiration de Gide pour Nietzsche est d'abord sans limites” écrit Bernd Oei.² Les premiers travaux de Gide en particulier étaient imprégnés de Nietzsche depuis le début des années 1890: les premiers essais critiques de Gide font souvent référence à Nietzsche, et bien que dans ses œuvres de fiction la dette soit moins notable, elle affleure. Dès son premier-né, *Les Cahiers d'André Walter* (1891), Gide âgé de 22 ans fait appel à la biographie de Nietzsche, et personnages et thèmes d'inspiration nietzschéenne surviennent dans la plupart de ses œuvres les plus significatives des années '90 depuis le *Voyage d'Urien* (1893) jusqu'au *Prométhée mal enchaîné* (1899).³ Plusieurs études critiques ont souligné les thématiques nietzschéennes (zarathoustriennes) dans *Les Nourritures terrestres* (1897), même si Gide affirmait ne pas avoir lu Nietzsche avant de rédiger ce roman,⁴ et quant à *L'Immoraliste* (1902), le titre même est suffisamment révélateur d'une influence nietzschéenne. Lucie Delarue-Mardrus, amie personnelle de Gide, a publié un court “Essai sur *L'Immoraliste*” dans *La Revue blanche* lors de la première publication du livre,⁵ attirant l'attention du public sur l'influence de Nietzsche dans ce roman, et en 1907 Henri Lichtenberger a consacré le premier article universitaire à tracer les thèmes nietzschéens de cet ouvrage.⁶ Gide est à l'avant-garde de la réception de Nietzsche en France à cette époque, même s'il reste explicitement ambivalent au sujet de l'apport de Nietzsche, et s'il prend toujours ses distances avec la notion de l’“influence” de Nietzsche sur son œuvre.⁷

¹ Voir <<http://ora-web.swkk.de/swk-db/niebiblio/>>.

² “*Gides Bewunderung für Nietzsche ist zunächst grenzenlos*”. Bernd Oei, *Nietzsche unter französischen Literaten*, Baden-Baden, Deutscher Wissenschafts-Verlag, 2008, p. 71.

³ Voir Bruno Hillebrand, “Literatur und Dichtung (fremdsprachig)”, [in] Henning Ottmann (dir.), *Nietzsche-Handbuch*, Stuttgart, Metzler, 2000, p. 467.

⁴ Voir par exemple Alan Sheridan, *André Gide: A Life in the Present*, Londres, Hamish Hamilton, 1998, p. 145.

⁵ Lucie Delarue-Mardrus, “Essai sur *L'Immoraliste*”, *La Revue blanche*, n° 219, 15 juillet 1902, p. 413-17.

⁶ Henri Lichtenberger, “Nietzsches Einfluß auf die französische Literatur”, *Bühne und Welt*, 9/2 n° 14, 1907, p. 56-61, 97-100.

⁷ “Rien d'absurde comme cette dénonciation d'*influence* (à quoi excellent certains critiques chaque fois qu'ils peuvent constater une ressemblance). – Que de choses, au contraire, je *n'ai pas dites*, parce que je les découvrais ensuite chez autrui! L'influence de Nietzsche sur moi?”

En 2004 Jean-Louis Backès ouvre sa contribution sur “Gide et Nietzsche” avec les propos suivants: “Le sujet a déjà été traité mille fois. Tous les éléments en sont, semble-t-il, connus. Et l’on ne peut guère se proposer autre chose, qu’on soit ou non orfèvre, que de les *monter* un peu différemment.”⁸ Par analogie avec la pièce de théâtre de Jean Giraudoux *Amphitryon 38* (qui doit son titre au fait qu’il n’y avait apparemment pas moins de 37 traitements du mythe précurseurs) je pourrais donner à cet article le titre “Gide et Nietzsche 33”. Douze ans encore après Backès il est quand même possible, me semble-t-il, de faire quelque chose de différent sous cette rubrique, et c’est pourquoi je propose de me servir d’une méthodologie comparative en juxtaposant et contrastant les Nietzsches de Gide et de Valéry.

Or, Nietzsche–Gide–Valéry n’est pas une configuration tout à fait nouvelle. Dans un entretien de 1991 intitulé “Une ‘folie’ doit veiller sur la pensée”, Jacques Derrida se souvient:

En Algérie, disons que j’avais commencé à “entrer” en littérature et en philosophie. Je rêvais d’écrire – et déjà des modèles instruisaient le rêve, une certaine langue le gouvernait, et des figures et des noms. C’est comme la circoncision, vous savez, ça commence avant vous. Très tôt j’ai lu Gide, Nietzsche, Valéry.⁹

Mon intervention traite donc de Nietzsche, Gide et Valéry, mais je me suis donné comme titre “Nietzsche entre Gide et Valéry”, et je m’intéresse en particulier à ce petit mot “entre”, que je comprends à la façon de l’expression allemande *im Spannungsfeld*, c’est-à-dire “dans le champ de tension”, parce que les différences interprétatives entre les perspectives sur Nietzsche de Gide et de Valéry constituent un véritable *agôn* (conflit) nietzschéen, et cet *agôn*, ce *Spannungsfeld*, à son tour, fonctionne comme une mise en abyme du contexte critique plus répandu en France au tournant des XIXe et XXe siècles.

Gide lisait Nietzsche depuis le début des années ’90, ce qui veut dire qu’il lisait Nietzsche d’abord en allemand (il dira avec raison: “l’influence de Nietzsche a précédé chez nous l’apparition de son œuvre”).¹⁰ La première traduction publiée en France, *Le cas Wagner* de Dreyfus et Halévy, date de 1892, et les traductions d’Henri Albert commencent à paraître en 1898. C’est à cet instant même que Gide publie sa première prise de position majeure sur Nietzsche, un essai sous la forme de la douzième et dernière de ses *Lettres à Angèle*,

... J’écrivais *l’Immoraliste* lorsque je l’ai découvert. Qui dira combien il m’a gêné ...? combien mon livre s’est appauvri de tout ce qu’il me déplaisait de *redire*”. André Gide, *Journal 1889-1939*, Paris, Gallimard, 1951, p. 739 (1922). Philippe Sabot souligne: “Gide a toujours eu beaucoup de difficultés à reconnaître l’apport décisif de la pensée nietzschéenne à son propre travail littéraire. De fait, la plupart des mentions de Nietzsche dans le *Journal* ou dans la *Correspondance* sont faites sur le mode de la dénégation” (“Gide disciple de Nietzsche! *L’Immoraliste* en 1902”, [in] Frédéric Worms (dir.), *Le Moment 1900 en philosophie*, Villeneuve d’Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2004, p. 315).

⁸ Jean-Louis Backès, “Gide et Nietzsche”, [in] Gilbert Merlio et Paolo D’Iorio (dir.), *Le rayonnement européen de Nietzsche*, Paris, Klincksieck, 2004, p. 15.

⁹ Jacques Derrida, *Points de suspension: Entretien*, Paris, Galilée, 1992, p. 351-2. Voir aussi Jacques Le Rider, *Nietzsche en France*, Paris: Presses Universitaires de France, 1999, p. 97-104.

¹⁰ André Gide, “Lettres à Angèle XII”, [in] *Prétextes, suivi de Nouveaux prétextes*, Paris, Mercure de France, 1963, p. 81.

consacrée à Nietzsche, écrite en 1898 et publiée dans le premier numéro en 1899 de la revue *L'Ermitage, revue mensuelle de littérature*.¹¹

Il est révélateur que Gide ait choisi pour sa première déclaration majeure sur Nietzsche la forme d'une lettre fictive plutôt que l'essai scolaire (qui n'était pas du tout son genre). Les "Lettres à Angèle" se veulent être douze lettres ouvertes adressées à l'amie du narrateur de *Paludes* (1895) et traitant d'une grande variété de thèmes littéraires. Gide (ou plutôt l'"A.G." qui signe la lettre) se présente comme un véritable sujet supposé savoir et adopte une posture didactique. L'incipit est de ce point de vue atrocement sexiste et condescendant:

Chère Angèle,

Vous recevrez par le même courrier deux gros livres de Nietzsche. Vous ne les lirez probablement pas; mais je veux que vous les ayez quand même. (p. 81)

A Backès de remarquer ici: "Il faut avouer que le ton a quelque chose d'insupportable".¹² Les "deux gros livres de Nietzsche" ne peuvent être autres que les deux premiers tomes de la série monumentale de traductions faites par Henri Albert – *Ainsi parlait Zarathoustra et Par-delà le bien et le mal* – qui sont publiés simultanément en octobre 1898. La douzième "Lettre à Angèle" de Gide a été écrite à la même période, fin 1898, et se présente comme une sorte glorieuse de critique littéraire: elle est publiée en janvier 1899 dans *L'Ermitage*.¹³ Les *Lettres* ont été rééditées sous forme de livre en 1900, et réunies encore une fois dans la collection *Prétextes* (1903), ce qui laisse supposer que Gide en était bien content.

Et pourtant: bon nombre des caractéristiques de l'interprétation de Nietzsche que Gide esquisse dans cette "Lettre" sont nettement bizarres, caricaturales. Le plus important dans l'œuvre de Nietzsche, nous dit "A.G.": "ce qu'elle apprend surtout, c'est sa splendide et enthousiasmante vigueur" (p. 81). Mais, il argumente, Nietzsche a déjà exercé une telle influence que nous avons à peine besoin de nous occuper de son œuvre même: "l'on peut presque dire que l'influence de Nietzsche importe plus que son œuvre, ou même que son œuvre est d'influence seulement". Quelle manière étrange d'introduire les deux "gros livres" que cette lettre est censée accompagner, d'autant plus que Gide dira plus tard à Angèle qu'elle n'a pas besoin de se familiariser avec les autres tomes traduits par Albert puisque "l'œuvre entière" est "d'une admirable monotonie" (p. 83)! Certes, Gide cite *Ainsi parlait Zarathoustra et Par-delà le bien et le mal* plusieurs fois au cours de cette lettre (toujours sans attribution des sources), mais elle consiste principalement en affirmations non (ou pour le moindre) étayées et elle ne prend contact avec Nietzsche lui-même que par intervalles. Gide s'exprime avec beaucoup d'imprécision: après tout, l'important c'est le *Zeitgeist*, le Nietzsche qui est "dans l'air", qui n'a pas forcément à faire avec le Nietzsche réel. Il en résulte donc que Gide s'affirme comme "nietzschéen sans Nietzsche" selon la belle phrase de Claude-Alain Chevallier.¹⁴

On peut au moins dire que dans cette "Lettre à Angèle" Gide esquisse un Nietzsche à son image, un Nietzsche "gidien" en fait. Le Nietzsche de Gide témoigne de la relation tout à fait

¹¹ Voir Christopher E. Forth, *Zarathustra in Paris*, DeKalb, Northern Illinois University Press, 2001, p. 137-44.

¹² Backès, "Gide et Nietzsche", p. 17.

¹³ t. 10, p. 55-66.

¹⁴ Claude-Alain Chevallier, *André Gide, L'Immoraliste*, Paris, Nathan, 1999, p. 83.

conflictuelle de ce dernier avec la religion: “Il faut, pour bien comprendre Nietzsche, s’en éprendre, et seuls le peuvent comme il faut les cerveaux préparés à lui depuis longtemps par une sorte de protestantisme ou de jansénisme natif” (p. 81). A Bruno Hillebrand de remarquer ici: “L’on se demande ce que cela pourrait vouloir dire. Evidemment, Gide a perdu la capacité de s’exprimer avec clarté”.¹⁵ Gide transforme ce grand sceptique athée en croyant et le renvoie au presbytère de Röcken de son enfance.

Le Nietzsche de Gide est destructeur et constructeur à la fois, de façon contradictoire: “Oui, Nietzsche démolit; il sape, mais ce n’est point en découragé, c’est en féroce; c’est noblement, glorieusement, surhumainement, comme un conquérant neuf violente des choses vieilles. La ferveur qu’il y met, il la redonne à d’autres pour construire” (p. 82). Mais un peu plus loin, Gide ne peut s’empêcher de constater que Nietzsche lui-même construit aussi: “Démolir, Nietzsche? Allons donc! Il construit, — il construit, vous dis-je! il construit à bras raccourcis” (p. 82). Quant à Nietzsche le systématiser malgré lui, ici l’image de Gide est proche d’une libre improvisation: “Et Nietzsche lui-même s’emprisonne; ce passionné, ce créateur, se débat dans son système qui se replie de toutes parts sur lui comme un rets; il le sait et rugit de le savoir, mais n’en sort pas; c’est un lion dans une cage d’écureuil” (p. 84).

Le Nietzsche de Gide est finalement irrationaliste: “A mesure qu’il voyait plus clair, il prônait davantage l’inconscience” (p. 88). Tout cela prépare le terrain pour une apologie de sa folie, la justifie, la glorifie même: “Il joue contre lui-même, perd la raison, — mais gagne la partie; il a gagné, puisqu’il est fou. Nietzsche a voulu savoir, et jusqu’à la folie”. En concert avec la plupart des interprètes de Nietzsche au tournant du XXe siècle, Gide fait valoir la biographie et fait de la folie du philosophe un point capital de l’interprétation. Mais tandis que le consensus critique contemporain fait de cette folie une pierre d’achoppement quasi définitive, Gide l’approprie et l’affirme, en fait même le *terminus ad quem* de la carrière intellectuelle de Nietzsche. D’après cette lecture dangereusement téléologique, la folie de Nietzsche est un acte conscient de renonciation à la raison: “Nietzsche *s’est fait fou*” (p. 87).

On peut bien se demander ce qu’“Angèle” est censée faire de cette lettre, de ce portrait d’un Nietzsche à la dérive. Le Nietzsche de Gide est un homme des extrêmes, plein de contradictions, qui s’enthousiasme et exige à son tour l’enthousiasme de ses disciples, enthousiastes au sens allemand du terme, *Schwärmer* au bord de la déraison. C’est un homme instable aux passions violentes qui a besoin d’adeptes amoureux de lui (“Il faut, pour bien comprendre Nietzsche, s’en éprendre”, p. 81). En fin de compte pour Gide le nietzschéisme n’est rien de moins qu’une nouvelle religion. Il y a sans doute quelque chose d’incohérent à cette présentation dithyrambique de Nietzsche qui rappelle la description haletante de Shakespeare que fait Goethe dans son discours “Zum Schäkespears Tag”. En tout cas ce portrait tendancieux de Nietzsche témoigne d’un intérêt très partial: plutôt esthétique que philosophique.¹⁶ Et on peut bien s’imaginer l’impression qu’a pu faire ce portrait partial de Nietzsche auprès de Paul Valéry, vers qui je me tourne maintenant.

¹⁵ “*Man fragt sich, was das bedeuten soll? Gide ging offenbar die Fähigkeit ab, sich denkerisch klar auszudrücken*”. Bruno Hillebrand, *Nietzsche: Wie ihn die Dichter sahen*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 2000, p. 115.

¹⁶ Voir Ernst Behler, “Nietzsche in the Twentieth Century”, [in] Bernd Magnus et Kathleen M. Higgins (dir.), *The Cambridge Companion to Nietzsche*, Cambridge: Cambridge University Press, 1996, p. 298.

Paul Valéry

Or, tout comme Gide, Valéry avait également publié quelques-uns de ces premiers articles dans *L'Ermitage*. C'était un lecteur assidu de la revue, et il n'était donc pas surprenant que cette Lettre de Gide ait attiré son attention. Qui plus est, Valéry et Gide étaient amis depuis presque une décennie. Cette amitié était certainement surprenante au regard de leurs différences fondamentales de tempéraments et de perspectives. Par exemple, les deux amis s'étaient retrouvés de part et d'autre du grand clivage de l'Affaire Dreyfus.¹⁷ Gide menait la vie grégaire du littéraire, publiait copieusement, descendait en Afrique du Nord de temps à autre pour satisfaire ses besoins sensuels, tandis que Valéry – homme plus privé et réservé, plutôt rationnaliste cartésien, homme de convention et de routine – se levait vers 4 heures chaque matin afin de consacrer quelques heures à la réflexion et se confiait à ses fameux *Cahiers* inédits (de son vivant). Durant un demi-siècle les deux amis ont poursuivi une correspondance alerte, qui comprend plus de six cents lettres; or, la période la plus intense de leur rapport épistolaire, c'était justement les années '90.

Retournons donc à la *Lettre à Angèle* sur Nietzsche. Valéry n'a pas tardé à répondre à sa provocation, et le 13 janvier 1899 il écrit à son ami une page sur Nietzsche qui contraste nettement avec celles de Gide. D'emblée il démonte la totalité critique (quoique paradoxale) que son ami a tenté de réaliser. Là où Gide tente de concilier les contradictions supposées de Nietzsche et de les résoudre en forme de paradoxes, Valéry préfère reconnaître que Nietzsche consiste en une série de multiplicités inconciliables. Il critique Nietzsche pour ses crimes contre la logique:

Quant à Nietzsche, diable! Il me semble (si j'ai saisi – ce qui n'est pas encore sûr) que tu te presses un peu de l'unifier. Pour moi, il est avant tout *Contradictoire*. Par exemple, il éreinte A par méthode B, et puis il démolit B; et conserve les deux éreintements tout de même.¹⁸

Son approche est par conséquent plus pragmatique, plus sélective (qui ne lui est possible que parce qu'il n'est pas tellement épris de Nietzsche et ne se sent pas obligé de se persuader de la nécessité de l'accepter en sa totalité). Bref, Valéry adopte une attitude plus détachée:

Donc, dans son ensemble, il y a des choses admirables ou naïves ou inutiles; donc, il faut choisir ce qui convient et revenir soit à Stendhal soit à Descartes, car il n'y a guère de milieu possible. Souvent des chapitres entiers sont, comme dirait ton garçon de café, d'une gratuité terrible.

La force de sa critique atteint son comble quelques lignes plus loin quand il dénonce le surhomme de Nietzsche (qu'il appelle, d'après d'Annunzio, *superuomo*) comme une espèce d'escroquerie:

D'ailleurs, as-tu remarqué le *truc* merveilleux que constitue le *Superuomo*? Cela permet à la fois d'être optimiste et pessimiste, d'où pages diverses, etc., d'être romantique et classique, etc., *ad libitum*. (p. 524)

¹⁷ Voir Michel Jarrety, "André Gide, Pierre Louÿs et Paul Valéry: trois écrivains devant l'affaire Dreyfus", conférence prononcée à l'Université de Tel-Aviv le 11 mars 2014 <<https://www.youtube.com/watch?v=3pXheXIQBcQ>>.

¹⁸ Peter Fawcett (dir.), *André Gide, Paul Valéry: Correspondance, 1890-1942*, Paris, Gallimard, 2009, p. 523.

Envisagé avec plus de sang-froid et de détachement, l'enthousiasme fébrile de Nietzsche affiche son potentiel trouble: "Son grand tort à mes yeux est de vouloir faire une philosophie de la *violence*" (p. 523). Mais tandis qu'Angèle s'avoue franchement ennuyée par l'enthousiasme sincère de son correspondant, Valéry répond avec plus de tact en insistant sur l'humour de Nietzsche (que Gide ignore) et sur l'incongruité malveillante avec laquelle Nietzsche réduit les positions morales à des symptômes du métabolisme et de la digestion:

... Le plus amusant chez lui, c'est l'air convaincu et la préoccupation éthique – chose qui me fait toujours rigoler – car en somme c'est une affaire de cuisine.

Néanmoins, la réponse de Valéry à Nietzsche est aussi plus philosophique que celle de Gide (ce qui ne surprend pas), car il adopte une prise de position conceptuelle en ce qui concerne la critique nietzschéenne de la morale:

Il veut travailler dans la morale, et il ne voit pas que le fond moderne de cela, c'est *l'indifférence bien présentée*.

Cette critique de la morale au nom de l'indifférence s'avère être tout à fait presciente car Nietzsche lui-même thématise le rapport intime entre la *Gleichgültigkeit* et le nihilisme dans ses notes des années '80 qui ne seront publiées que quatre ans après cette lettre de 1899 dans la traduction albertienne de *La Volonté de Puissance* (1903).

Valéry tire un bilan critique ambivalent pour finir: une série de critiques supplémentaires démontre qu'à ses yeux Nietzsche "ne nous apprend pas grand'chose – directement"; tout de même il se contente de tièdes éloges pour conclure, comme s'il ne voulait pas blesser les sentiments de son ami: "Mais auteur très *suggestif*, car beaucoup de choses très emballées et très différentes dans une page" (p. 524).

Après la signature il conclut de nouveau avec une remarque qui vise Gide lui-même:

Enfin, remarque qu'en prônant l'inconscience, le correspondant d'Angèle – au fond – affecte cette inconscience mais n'en voudrait pas. (Cela gêne pour bien écrire.) Il est pour un régime mitigé, très constitutionnel, l'entente cordiale de la Vie et du Papier. Dis que c'est pas vrai? (p. 525)

Cette question réverbère sans réponse dans la correspondance publiée entre Gide et Valéry: on ne peut pas savoir comment Gide a réagi aux critiques valéryennes parce que sa prochaine lettre conservée date d'avril 1899 et ne poursuit pas la même thématique nietzschéenne.

Valéry est beaucoup plus sceptique au sujet de Nietzsche et prend des distances bien plus nettement que son ami. Il trouve Nietzsche en fin de compte moins pertinent, moins utile au déroulement de sa propre pensée. Mais il connaît si bien son ami aussi qu'il ne se laisse pas abuser par la feinte d'"A.G." et il accuse André Gide d'avoir fait preuve d'une forme de mauvaise foi envers Nietzsche. En cela aussi Valéry est prescient, car cela est devenu un thème populaire dans la critique gidienne contemporaine, qui se demande si ce fameux Nietzsche du jeune Gide n'aurait peut-être pas quelque chose de bidon? Voilà par exemple Ernst Behler qui parle des *Nourritures terrestres*:

Le thème, c'est la libération de soi des systèmes de contraintes – du Puritanisme, de la morale, de la tradition, de la famille – et la réalisation d'une plénitude vitale, d'une immédiateté de l'expérience; l'abandon de ce qui est intellectuel ou purement symbolique. Cependant tout ce que l'auteur nous donne, c'est une image intellectuelle de la spontanéité, une théorie, une philosophie de l'immédiateté, un vitalisme stylisé qui a été pensé et systématisé.

En intégrant les attraits et l'inaccessibilité du vitalisme pur dans un seul et même texte, Gide nous a donné non seulement le vitalisme, mais aussi sa critique.¹⁹

Allan Bloom le dira plus brièvement: "Aux yeux de Nietzsche, Gide aurait semblé être un bourgeois travesti en nihiliste".²⁰

La lettre privée de Valéry à Gide sur Nietzsche n'a trouvé qu'une publication posthume, dans la première édition de leur correspondance en 1955, mais de son vivant Valéry a publié une mince collection de *Quatre lettres au sujet de Nietzsche* qui aide à compléter l'image de sa réception de Nietzsche au tournant du XXe siècle. Ces quatre lettres, publiées en 1927, datent des premières années du siècle: elles étaient adressées à Henri Albert lui-même entre 1901 et 1907 en réponse à ses nouvelles traductions de Nietzsche. C'est un courrier d'admirateur plein de compliments sur la qualité de ces traductions (que Gide a laissée sans commentaire dans sa *Lettre à Angèle*), mais ces quatre lettres contiennent aussi plusieurs nouvelles critiques de Nietzsche. Dans la première, par exemple (qui répond à la publication d'*Aurore*) Nietzsche est caractérisé comme "un génie – le plus fatigant, le plus strident";²¹ dans la troisième (qui répond à la publication de *La Volonté de Puissance*) Valéry rejette l'éternel retour comme principe cosmologique: "Il me semble que N. est venu un peu trop tôt pour se servir utilement des théories énergétiques" (p. 23);²² dans la quatrième lettre, finalement (qui répond à la publication des *Considérations inactuelles*) il réagit surtout à la critique de l'Allemagne par Nietzsche dans la *Quatrième inactuelle, Richard Wagner à Bayreuth*: Nietzsche "sentait tout l'actuel de sa nation; mais il ne nous dit rien sur sa suite" (p. 26). Cette considération politique nous laisse apercevoir une distinction capitale entre Gide et Valéry qui est que le Nietzsche esthétisant de Gide est tout autre que politique. Il faut se rappeler que *L'Ermitage* se proclamait "la seule Revue qui ne s'occupe ni de politique ni de sociologie [mais] qui traite uniquement de littérature et d'art."²³

Les *Quatre lettres* de Valéry prolongent le projet de réception critique de Nietzsche ouvert par la lettre à Gide de 1899. En 1927 il les a pourtant munies d'une nouvelle préface dans laquelle il médite sur les continuités entre "son" Nietzsche du tournant du siècle et celui de la période interguerre. Cette nouvelle préface a l'air presque nostalgique, et il adopte un ton qui est visiblement plus sympathique et conciliatoire envers "le poète philosophe de Zarathustra"

¹⁹ Behler, "Nietzsche in the Twentieth Century", p. 296 (trad. de l'auteur).

²⁰ "To Nietzsche, Gide would have appeared to be a bourgeois in nihilistic drag". Allan Bloom, *The Closing of the American Mind*, New York, Simon & Schuster, 1987, p. 232.

²¹ Paul Valéry, *Quatre lettres de Paul Valéry au sujet de Nietzsche*, Paris, Cahiers de la Quinzaine, 1927, p. 18.

²² Voir aussi Paul Valéry, *Cahiers* (dir. Judith Robinson), t. I, Paris, Gallimard, 1973, p. 480-81 (1901): "Pas de Vice ou Vertu que la V[olonté] de Puiss[ance] n'explique [...] et de plus – si on y réfléchit on voit que la v[olonté] de p[uissance] – justement parce qu'elle prend toutes les formes – maintient la diversité à expliquer et ne porte pas l'unité demandée".

²³ Voir Forth, *Zarathustra in Paris*, p. 141-2.

(p. 11), plus positif et admiratif par rapport à son portrait plutôt négatif d'antan (il semble s'être adouci):

Nietzsche excitait en moi la combativité de l'esprit, et le plaisir enivrant de la promptitude des *réponses* que j'ai toujours un peu trop goûté. Il me plaisait aussi par le vertige intellectuel de l'excès de conscience et de relations pressenties, par certains *passages à la limite*, par la présence d'une volonté supérieure intervenant pour se créer les obstacles et les exigences sans lesquels la pensée ne sait que se fuir. J'y remarquais je ne sais quelle intime alliance du lyrique et de l'analytique que nul encore n'avait aussi délibérément accomplie. Enfin, dans le jeu de cette idéologie nourrie de musique, j'appréciais fort le mélange et l'usage très heureux de notions et de données d'origine savante; Nietzsche était comme armé de philologie et de physiologie combinées, remarquablement adaptées ou associées à son mécanisme mental. (p. 11-12)

Et pourtant! La négativité hante ce portrait toujours:

Mais il me choquait par d'autres endroits. Il irritait en moi le sentiment de la rigueur. Je ne concevais pas que ce violent et vaste esprit n'en eût pas fini avec l'invérifiable ... (p. 12-13)

Conclusion

Ce qui m'amène à ma conclusion. Le Nietzsche plus mitigé, plus nuancé, plus sobre de Valéry fonctionne comme une espèce de correctif par rapport à l'image plutôt caricaturale de Nietzsche que projette Gide dans sa *Lettre à Angèle*. A sa manière naturelle plus calme, Valéry est capable d'être tout aussi enthousiaste au sujet du "poète philosophe de Zarathustra" que son aîné. Mais en fin de compte il reconnaît que cet enthousiasme d'adolescent n'est que peu profond: au fond, Nietzsche l'exaspère. Valéry se montre pour la plupart indulgent envers son ami mais il le soumet à quelques critiques feutrées et il confie ces scrupules plus ouvertement à ses *Carnets*, comme dans cette observation de 1902: "Nietzsche n'est pas une nourriture – c'est un excitant".²⁴

On retrouve ce contraste entre nourriture et excitant de façon très intéressante dans un cahier de 1929-30 où Valéry élabore ses différences intellectuelles et tempéramentales avec celle de Gide en des termes qui rappellent cette distinction:

Gide – m'est aux 3/4 inintelligible (dans ce qui l'intéresse). Et je le connais depuis 39 ans.

Me "comprend-il" *ausi peu?*

Je veux dire: avoir les mêmes excitants et les mêmes réactions, 1 fois sur 100?

Que devient alors – compréhension – intimité etc.?

Ce qu'il compte p[our] q[uel][que] chose est rien p[our] moi et réciproquement.

Se préciser cette diff[érence] d'évaluation. [...]

Gide spéculait sur des notions que je considère invinciblement impures – provisoires – statistiques.

²⁴ Valéry, *Cahiers*, t. 1, p. 486. Pour d'autres remarques plutôt critiques à l'égard de Nietzsche, voir aussi *Cahiers* I.567-8 (1921); I.646-7 (1929); I.659-660 (1931); I.670 (1932-3); I.735-6, 739 (1942); I.742-3 (1942-3).

Je sens que si je les traduais en un langage univoque à référence nette, il n'en resterait pas de quoi nourrir un raisonnement à ma façon.²⁵

Le Nietzsche de Gide se révèle à cette époque n'être pas non plus d'une positivité tout à fait sans mélange – en 1930, par exemple, il exprime ses doutes à propos d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, qu'il trouve "insupportable" – mais l'année prochaine il avoue de nouveau: "Chaque fois que je reprends Nietzsche, il me semble que plus rien ne reste à dire, et qu'il suffise de le citer".²⁶ Sur Nietzsche ils devront donc accepter de différer. A contempler l'échange épistolaire entre les deux grands écrivains au tournant du siècle on a l'impression que dans leur effort respectif de le tirer chacun à soi, ils ne nous livrerait qu'un "Nietzsche en miettes" (selon la belle phrase de Pierre Boudot), déchiré de l'un côté à l'autre. Que restait-il de Nietzsche entre Gide et Valéry? Pour conclure, changeons de métaphore: en bons nietzschéens nous savons que toute image est déformée mais que la méthode épistémologique la plus fiable c'est de multiplier les perspectives. Il en émerge un Nietzsche contesté, certes, mais à trois dimensions.²⁷

Duncan Large (d.large@uea.ac.uk)
British Centre for Literary Translation
University of East Anglia
Norwich NR4 7TJ
Grande-Bretagne

²⁵ Valéry, *Cahiers*, I.118-19 (1929-30).

²⁶ Gide, *Journal 1889-1939*, 22 juin 1930; p. 1049 (1931).

²⁷ Je tiens à remercier Raphaële Garrod (Cambridge) pour ses corrections et suggestions.